

Martin Giraudeau

Book review: changer de société - refaire de la sociologie

**Article (Accepted version)
(Refereed)**

Original citation:

Giraudeau, Martin (2007) *Book review: changer de société - refaire de la sociologie*. [Sociologie du travail](#), 49 (3). pp. 412-414. ISSN 0038-0296

DOI: [10.1016/j.soctra.2007.06.012](https://doi.org/10.1016/j.soctra.2007.06.012)

© 2007 [Elsevier Masson SAS](#)

This version available at: <http://eprints.lse.ac.uk/53939/>

Available in LSE Research Online: November 2013

LSE has developed LSE Research Online so that users may access research output of the School. Copyright © and Moral Rights for the papers on this site are retained by the individual authors and/or other copyright owners. Users may download and/or print one copy of any article(s) in LSE Research Online to facilitate their private study or for non-commercial research. You may not engage in further distribution of the material or use it for any profit-making activities or any commercial gain. You may freely distribute the URL (<http://eprints.lse.ac.uk>) of the LSE Research Online website.

This document is the author's final accepted version of the journal article. There may be differences between this version and the published version. You are advised to consult the publisher's version if you wish to cite from it.

COMPTE RENDU :

Bruno LATOUR, Changer de société – Refaire de la sociologie, La Découverte, Paris, 2006, 401 p.

Paru dans *Sociologie du Travail*, vol. 49, n°3 (2007), pp. 412-414.

Martin GIRAUDEAU

Centre d'Étude et de Recherche : Travail,
Organisation, Pouvoir – CERTOP UMR CNRS 5044

Maison de la Recherche
5, allées Antonio Machado
31 058 Toulouse cedex 9

Tél. : 05 61 50 39 77

Fax : 05 61 50 49 63

E-mail : giraudeau@univ-tlse2.fr

Changer la société – Refaire de la sociologie est le premier ouvrage d'introduction générale à la théorie de l'acteur-réseau. C'est à ce titre qu'il fera désormais référence, notamment à destination des étudiants, qui y trouveront des bilans synthétiques (pp. 20-22) voire en partie (auto-)critiques (pp. 127-152) des travaux s'inscrivant dans son cadre, ainsi qu'un vif dialogue de l'auteur avec l'un de leurs confrères – sceptique à l'égard de cette théorie (pp. 205-230). Mais Bruno Latour profite aussi de ce travail d'introduction pour opérer une systématisation de la sociologie de l'acteur-réseau, et situer celle-ci dans l'espace des théories sociales.

L'ouvrage se veut un « guide » (p. 29) plutôt qu'un manuel : la présentation qu'il fait du monde social est très abstraite, elle donne moins à voir ce monde qu'elle ne permet d'en conceptualiser les éléments constitutifs et les formes. Le langage proposé se veut en effet un « infralangage », dont les termes « ne désignent pas ce qui est cartographié mais la façon de cartographier quelque chose à partir d'une nouvelle définition du territoire » (p. 255).

La première partie de ce guide invite l'observateur à l'ouverture et lui suggère une attention accrue à certains phénomènes « objets de controverses » au sein même du monde social. Ainsi en est-il notamment de tout groupe, qui n'existe jamais en soi et de manière stable, mais donne lieu à un travail de production de ses frontières de la part des acteurs (chap. 1). Les sources de l'action sont, elles aussi, soumises à incertitude, dans la mesure où « l'acteur n'agit pas : on le fait agir » (p. 67), si bien que toute action se trouve distribuée entre des acteurs multiples et plus ou moins aisément repérables (chap. 2). Parmi ceux-ci, les « objets », ou « non humains », ne sauraient être négligés : quoique non dotées d'intentions, « les choses peuvent autoriser, rendre possible, encourager, mettre à portée, permettre, suggérer, influencer, faire obstacle, interdire, et ainsi de suite » (p. 103) ; elles méritent à ce titre d'être prises en compte dans l'analyse de l'action (chap. 3). Dès lors, aucun fait, pas même « scientifique », n'est « indiscutable » ; tous sont « disputés » par les acteurs, « objecteurs », et c'est à cette dispute initiale qu'il faut oser revenir pour saisir de quoi et comment se constitue le social (chap. 4). Pour garantir le respect de ces incertitudes, le sociologue doit rédiger des « comptes rendus » qui soient eux-mêmes « risqués ». Suivant des conseils de méthode très concrets (carnets à tenir notamment), le chercheur doit faire se confronter sur le papier les objections des différents acteurs, pour en expérimenter l'articulation (chap. 5).

Une fois garantie cette disponibilité du sociologue aux composantes hétérogènes du monde social, il reste à savoir « comment retracer les associations » (partie II). Si la première partie s'appuie sur une métaphore de la fluidité destinée à souligner le caractère instable de ces « associations », la seconde repose sur le recours à une topographie sociale : « le monde social est plat ! » (chap. 1). Car, selon B. Latour, ce n'est qu'à l'aide d'une telle conception qu'il devient possible de proposer une description « continue » de la façon dont certaines entités exercent une influence sur d'autres. En « suivant les acteurs eux-mêmes » dans des associations entièrement traçables, le sociologue « aplatit » tous les « plis » – renonçant par

exemple à parler de « pouvoir » tant qu'il n'est pas en mesure d'en voir les ressorts (p. 376). L'espace social est alors présenté comme une série de « sites » connectés les uns aux autres. Chaque site prend une forme « en étoile », celle d'un « oligoptique » : il ne voit des autres que ce qui est susceptible de circuler le long des connexions existantes. Il arrive que certains acteurs (notamment les sociologues) présentent des « panoramas » de la réalité dans sa totalité ; ces figurations constituent des « prises empiriques » utiles pour le chercheur en cela qu'elles influencent l'action, mais elles ne sauraient être considérées comme des comptes rendus fidèles de la réalité. Le « global » disparaît ainsi ; il est « localisé » (chap. 2). Le « local », quant à lui, se trouve distribué le long de ces connexions. L'acteur humain individuel est lui-même conçu comme pris dans un réseau d'entités, dont notamment celles que, dans une reformulation dé-structurée de l'habitus, B. Latour désigne comme des « *plug-ins* » (p. 303), qui ont la particularité de servir de support *logiciel* et traçable à l'interprétation du monde social opérée par l'individu. Le local n'est donc local que grâce aux nombreux « localisateurs » qui viennent y cadrer les activités, les inscrire dans une structure fermée (chap. 3). Les « connecteurs » qui relient les sites à travers le temps et l'espace sont les opérateurs d'une « normalisation » plus ou moins extensive : ce sont eux qui étendent les « métrologies » plus ou moins loin dans l'espace social, et en rendent les sites plus ou moins stables et uniformes – i.e. équivalents, commensurables, etc. (chap. 4).

Mais l'ouvrage en question ne se contente pas d'être un guide de la théorie de l'acteur-réseau : il entend également fonder celle-ci comme *sociologie*. B. Latour se réfère en effet ici, davantage que d'habitude, à cette discipline, et entre en dialogue ouvert avec la plupart de ses grandes traditions théoriques. Ce n'est cependant qu'au prix d'une redéfinition de la sociologie que B. Latour accepte le titre de sociologue.

Il s'attache en effet, avec beaucoup de clarté, à distinguer les définitions en vigueur du terme « social » et, sur un ton volontiers polémique, à en opérer la critique (de manière symétrique à la critique de la « nature » à laquelle il se livrait dans ses précédents ouvrages). *Le social*, dans son premier sens (« social n°1 », p. 13), est défini de manière substantielle, comme un « domaine particulier de la réalité » : la « société » et les différents agrégats « sociaux » dont elle est faite préexistent à l'ensemble des activités humaines et exercent sur celles-ci une « force » spécifique mais cachée, dont l'analyse échappe aux acteurs ordinaires et revient à un expert : le sociologue. Pour B. Latour, cette définition, qu'il attribue à la grande majorité des sociologues, possède deux défauts : elle établit à l'avance la liste et la forme des entités qu'il convient de prendre en compte dans l'analyse des activités ; et elle néglige la façon dont ces entités entrent progressivement en relation. Ces défauts de saisie empirique du réel ne sont pas sans conséquences politiques (conclusion de l'ouvrage). En privant de parole l'ensemble des entités émergentes du monde social (OGM, immigrés, etc.) et en ne s'intéressant pas aux modalités de leur association aux entités déjà identifiées, la sociologie nuit à la recomposition permanente du « collectif » par ses membres. Définir plutôt le

social à la manière des interactionnistes, comme la somme des « interactions locales, transitoires, face à face, entre agents dépourvus d'équipement » (« social n°3 », p. 94), n'apporte selon B. Latour aucune solution à ces problèmes. La réduction de l'espace social à une série de scènes sans relations empêche en effet la saisie des connexions qui font dépendre ces scènes les unes des autres, dans le temps et dans l'espace. La solution phénoménologique qui consiste à prêter une subjectivité aux acteurs humains permet certes d'assurer cette continuité perdue entre les scènes, mais de manière intangible et au prix d'un détour par l'interprétation de la part du chercheur. Le grand avantage de ces théories est donc surtout de réintroduire une part d'incertitude dans le déroulement des activités sociales. Mais cette incertitude s'avère très circonscrite, limitée à l'arbitraire des intentions.

Pour fonder *sa* sociologie – et refonder *la* sociologie –, B. Latour propose deux nouvelles définitions du social, qui échappent à l'ensemble de ces reproches. Le « social n°2 » (p. 13) désigne l'« association » des acteurs les uns aux autres et prend métaphoriquement la forme de réseaux. Une telle définition a d'une part pour l'auteur l'avantage de n'exclure *a priori* du monde social aucun acteur, aucune « forme d'existence ». Elle permet d'autre part une description sans faille de chacune des relations développées par ces acteurs, ainsi que de leur architecture globale. Le « social n°4 », esquissé à grands traits dans le dernier chapitre de l'ouvrage, est le « réservoir » de « virtualités » d'où émergent nouveaux acteurs et actions. Métaphoriquement, ce puit d'inventions est le « plasma » qui occupe les interstices des réseaux (p. 351). Cette définition met l'accent sur le caractère incertain de toute action et de la composition du social, dont les membres surgissent de manière inattendue. Mais elle refuse d'assigner une source donnée, telle que les seules intentions humaines, à ces incertitudes.

Cette énième refondation de la sociologie ne manquera pas d'agacer certains lecteurs. B. Latour souligne néanmoins la compatibilité existant entre sa sociologie et celles de ses « chers collègues » et prédécesseurs. Il accepte en effet de celles-ci toutes les « intuitions », ainsi que certains résultats empiriques, et ne fait que les inviter à plus d'*application*, c'est-à-dire de lenteur et de précision, en un mot d'« empirisme » (cf. p. 164), dans leur appréhension de la réalité. Aussi B. Latour se permet-t-il de proposer un sociologue, Gabriel Tarde, comme père fondateur de la démarche qu'il défend (pp. 25-27). On appréciera à la lecture de l'ouvrage cet effort de fondation théorique de la sociologie de l'acteur-réseau, dont on perçoit ici mieux qu'ailleurs ce qu'elle doit – peut-être plus qu'à Tarde – à Garfinkel, Greimas, Dewey et Deleuze.

La contrepartie de cet effort se trouve néanmoins dans l'absence de démonstration empirique de beaucoup des assertions les plus neuves de l'ouvrage (la seconde partie étant particulièrement abstraite). Le lecteur, alléché par les pistes stimulantes qui lui sont proposées, regrettera surtout que B. Latour n'approfondisse pas les méthodes permettant de distinguer des types génériques d'acteur-réseau au sein de l'hétérogénéité du monde social. L'espace social, aplati, manque de couleurs, ou en a trop. Les collectifs sont bien décrits, dans la

lignée de Simondon, comme ayant des « modes d'existence » génériques (techniques, mais aussi religieux, scientifiques, économiques ou politiques – p. 345), mais l'auteur se propose de nous apprendre à les identifier... dans ses prochains travaux (p. 347). L'explicitation de ces types génériques d'acteur-réseau aurait pourtant pu passer par une analyse d'emblée plus poussée de « l'action », dont B. Latour redéfinit ici les sources (distribuées et localisées), mais n'interroge pas les formes. On peut supposer qu'une critique plus explicite des sociologies de l'acteur, plutôt que des traditions durkheimienne et bourdieusienne, aurait par ailleurs permis de mieux toucher un lectorat de sociologues français qui est sans doute moins proche de ces deux traditions que ne le suggère l'ouvrage, et qui aura donc peut-être du mal à s'identifier à la cible de B. Latour.